



ROBIN HOBB

LE FOU
ET L'ASSASSIN



La suite de

L'ASSASSIN ROYAL

La Citadelle des Ombres

Pygmalion

LE FOU ET L'ASSASSIN

FitzChevalerie Loinvoyant, bâtard de la famille régnante des Six-Duchés et assassin royal à la retraite, coule des jours paisibles dans sa propriété de Flétrybois avec son épouse Molly et ceux de leurs enfants qui ne sont pas encore partis de la maison.

Mais, lors d'une fête de l'Hiver, trois inconnus se présentent en se disant ménestrels puis s'enfuient dans une tempête de neige, tandis que, la même nuit, une messagère envoyée à Fitz disparaît dans d'inquiétantes circonstances sans avoir eu le temps de lui remettre son message.

Fitz voit sa vie se défaire, ses enfants s'en aller, sa femme vieillir et sombrer dans la démence, se découvrant enceinte à plus de cinquante ans, alors que lui garde toute sa jeunesse et son ardeur grâce à l'Art. Et il se désole de n'avoir plus reçu de nouvelles du Fou depuis quinze ans...

Mais, pendant un voyage au royaume des Montagnes où il se rend avec Kettricken, le roi Devoir et la reine Elliania, il retrouve la maison qu'occupait jadis son ami avec Jofron, fabricante de marionnettes. Cette dernière lui révèle que le Fou lui a écrit à plusieurs reprises, alors qu'il n'a jamais rien reçu.

Une question le taraude alors : et si c'était lui qui avait envoyé en ultime recours la messagère assassinée ?

Renouant avec les personnages de sa série *L'Assassin royal (La Citadelle des Ombres)* qui lui ont assuré une célébrité mondiale et que l'on considère comme son chef-d'œuvre, Robin Hobb ouvre ici un nouveau cycle pour notre plus grand bonheur.

Robin Hobb, dans la tradition des grands romanciers de l'aventure tel J.R.R. Tolkien, est considérée comme l'un des maîtres du genre dans les pays anglo-saxons. Elle figure désormais régulièrement sur les listes des best-sellers en France, aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Elle a publié les séries : L'Arche des Ombres (Les Aventuriers de la mer), L'Assassin royal (La Citadelle des Ombres), Le Soldat chamane et Les Cités des Anciens, ainsi qu'un recueil, L'Héritage et autres nouvelles, et Le Prince bâtard chez Pygmalion.

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré.

www.pygmalionfantasy.com

Pygmalion

LE FOU
ET L'ASSASSIN

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LES CITÉS DES ANCIENS

- Dragons et serpents* (t. 1)
- Les Eaux acides* (t. 2)
- La Fureur du fleuve* (t. 3)
- La Décrue* (t. 4)
- Les Gardiens des souvenirs* (t. 5)
- Les Pillards* (t. 6)
- Le Vol des dragons* (t. 7)
- Le Puits d'Argent* (t. 8)

LE SOLDAT CHAMANE

- La Déchirure* (t. 1)
- Le Cavalier rêveur* (t. 2)
- Le Fils rejeté* (t. 3)
- La Magie de la peur* (t. 4)
- Le Choix du soldat* (t. 5)
- Le Renégat* (t. 6)
- Danse de terreur* (t. 7)
- Racines* (t. 8)

L'ASSASSIN ROYAL

- L'apprenti assassin* (t. 1)
- L'assassin du roi* (t. 2)
- La nef du crépuscule* (t. 3)
- Le poison de la vengeance* (t. 4)
- La voie magique* (t. 5)
- La reine solitaire* (t. 6)
- Le prophète blanc* (t. 7)
- La secte maudite* (t. 8)
- Les secrets de Castelcerf* (t. 9)
- Serments et deuils* (t. 10)
- Le dragon des glaces* (t. 11)
- L'homme noir* (t. 12)
- Adieux et retrouvailles* (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :

LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****

Le Prince bâtard, prélude à *La Citadelle des Ombres*

LES AVENTURIERS DE LA MER

- Le vaisseau magique* (t. 1)
- Le navire aux esclaves* (t. 2)
- La conquête de la liberté* (t. 3)
- Brumes et tempêtes* (t. 4)
- Prisons d'eau et de bois* (t. 5)
- L'éveil des eaux dormantes* (t. 6)
- Les Seigneurs des trois règnes* (t. 7)
- Ombres et Flammes* (t. 8)
- Les Marches du trône* (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :

L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***

ROBIN HOBB

LE FOU
ET L'ASSASSIN

roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :
FOOL'S ASSASSIN
(*première partie*)

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2014, Robin Hobb

© 2014, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française
ISBN 978-2-7564-1118-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

M a chère dame Fennis,
Nous sommes amies depuis trop longtemps pour que j'use de circonlocutions. Comme vous l'avez supposé avec tant de délicatesse, j'ai en effet reçu une nouvelle qui m'accable ; mon beau-fils, le prince Chevalerie, est un rustre, je le sais bien, et la confirmation publique vient d'en être donnée par la révélation de l'existence d'un petit bâtard qu'il a eu d'une putain des Montagnes.

Le scandale aurait pu être étouffé si son frère, le prince Vérité, doué de l'intelligence d'une pierre, avait pris des mesures rapides et fermes pour éliminer l'objet de la honte ; au lieu de cela, il a annoncé la chose sans aucune discrétion par un message expédié à mon époux.

Et que fait mon seigneur face à cette ignominie ? Eh bien, non seulement il exige qu'on amène le bâtard à Castelcerf, mais il accorde à Chevalerie le titre de Flétrybois et l'envoie là-bas se faire oublier en compagnie de son épouse stérile et malgracieuse. Flétrybois ! Une magnifique propriété que tous mes amis seraient ravis d'occuper, et il en fait cadeau à son fils pour avoir engendré un champi avec une roturière de l'étranger ! Et le roi Subtil ne

Le Fou et l'Assassin

voit rien de révoltant à ce que le petit Montagnard sauvage en question s'en vienne ici, au château de Castelcerf, au vu et au su de tous les membres de ma cour !

Enfin, ultime insulte faite à moi et à mon fils, il a décrété que le prince Vérité porterait désormais le titre de roi-servant et d'héritier présumé du trône. Quand Chevalerie a eu la décence, devant le scandale, de renoncer à ses prétentions à la couronne, je me suis secrètement réjoui, croyant que Royal serait aussitôt reconnu comme le prochain souverain ; certes, il est plus jeune que ses demi-frères, mais on ne peut contester qu'il est de meilleure lignée qu'eux et que son maintien est aussi noble que son nom.

En vérité, je suis anéantie, tout comme mon fils Royal. Quand j'ai sacrifié mon propre règne et tous mes titres pour devenir la reine de Subtil, il était évident pour moi que les enfants que je porterais seraient considérés comme d'un lignage bien supérieur à celui des deux gamins étourdis que sa précédente épouse lui avait donnés, et qu'ils monteraient sur le trône à sa suite. Mais reconnaît-il avoir commis une erreur en désignant Chevalerie comme son successeur ? Non : il se contente de l'écartier pour instaurer son balourd de cadet comme roi-servant. Vérité ! Vérité, avec la massivité, le mufle carré et la grâce d'un bœuf !

C'en est trop, ma chère ; je ne puis le supporter. Si ce n'était que de moi, je quitterais la cour, mais alors Royal se retrouverait sans personne pour le défendre.

Lettre de la reine Désir à dame Fennis de Labour

Enfant, je la détestais. Je me rappelle le jour où je découvris cette missive, inachevée et jamais envoyée ; à sa lecture, j'eus la confirmation que la reine, à laquelle je n'avais jamais été officiellement présenté, m'avait honni dès l'instant où elle avait appris mon existence. Je lui rendis aussitôt la pareille. Je ne demandai jamais à Umbre où il avait déniché cette lettre ; bâtard lui-même et demi-frère du roi Subtil, il avait toujours agi au mieux des intérêts du trône Loinvoyant, et ce sans la moindre hésitation. Peut-être avait-il volé ce brouillon dans

Prologue

le bureau de la reine Désir ; peut-être voulait-il donner l'impression que la reine refusait de répondre à dame Fennis et la dédaignait ? Est-ce important aujourd'hui ? Je l'ignore, car je ne sais pas quel résultat mon vieux mentor obtint par ce vol. Umbre servait son roi de façon implacable par l'assassinat, l'espionnage et la manipulation au château de Castelcerf, et il m'enseigna à l'imiter ; il me dit un jour qu'un bâtard royal n'est en sécurité dans une cour que tant qu'il reste utile – et, dans le cas d'Umbre, quasiment invisible. Des années, il passa le plus clair de son temps dans le dédale de couloirs et de passages secrets dissimulé dans les murs du château de Castelcerf. D'apparence, j'étais simplement un enfant né du mauvais côté des draps, à qui l'on tournait le dos ou que l'on insultait, et qui naviguait sur les eaux dangereuses de la politique du château ; mais le roi Subtil et moi-même savions que j'étais protégé par la main du souverain et de son assassin. Tant que je leur obéissais, je n'avais rien à craindre.

Pourtant, je me demande parfois si c'est par accident que j'ai trouvé la lettre de la reine Désir à dame Fennis ou si la révélation qu'elle m'a valu avait été voulue par Umbre. C'était mon mentor à l'époque, et il m'enseignait les arts du métier d'assassin ; toutefois, il ne m'inculquait pas seulement la science des poisons, de la dague et du subterfuge, mais aussi ce que doit savoir un bâtard d'ascendance royale pour assurer sa survie. Cherchait-il à me mettre en garde, ou bien voulait-il m'apprendre à haïr afin d'assurer son emprise sur moi ? Même ces questions me viennent trop tard.

Au cours des années, j'ai vu la reine Désir sous bien des aspects. Elle a tout d'abord été l'horrible marâtre qui détestait mon père et me détestait plus encore, celle qui avait eu le pouvoir d'arracher la couronne à l'héritier désigné et de me condamner à une existence où même mon nom affichait ma bâtardise. Je me rappelle une époque où la seule éventualité qu'elle me vît m'emplissait de crainte.

Longtemps après mon arrivée à Castelcerf, mon père fut assassiné à Flétrybois, et elle fut sans doute l'instigatrice de ce meurtre, sans qu'Umbre ni moi pussions rien y faire ni réclamer

justice. Je me souviens de m'être demandé alors si le roi Subtil ne savait rien ou bien s'il se désintéressait de la question ; en tout cas, je compris avec une absolue certitude que, si la reine Désir souhaitait ma mort, elle pourrait l'obtenir ; dans ce cas, *Umbre* me protégerait-il ou bien s'inclinerait-il devant son devoir et laisserait-il le forfait s'accomplir ? Quelles questions pour un enfant !

Pour moi, *Flétrybois* était une idée, un lieu âpre de bannissement et d'humiliation. Quand, enfant, je vivais à *Castelcerf*, on m'avait dit que c'était là que mon père était parti se cacher de la honte que j'incarnais ; il avait renoncé au trône et à la couronne, il s'était incliné devant la douleur et la colère de sa légitime épouse, *Patience*, il avait présenté ses excuses au roi et à la cour pour son manquement à la vertu et au discernement, et il avait fui le bâtard qu'il avait engendré.

Du coup, d'après les seules résidences que j'eusse connues jusque-là, j'imaginai la propriété comme une construction fortifiée au sommet d'une hauteur, semblable à la forteresse ceinte de palissades d'*Œil-de-Lune*, dans le royaume des Montagnes, ou aux murailles à pic du château de *Castelcerf*, perché sur ses falaises noires et sinistres qui dominaient la mer. Je voyais mon père, sombre et seul dans une salle de pierre glacée aux murs ornés d'oriflammes et d'armes anciennes ; je me représentais des champs pierreux qui donnaient sur des marais gris de brume.

Je devais découvrir plus tard que *Flétrybois* était alors une demeure majestueuse, vaste et confortable, bâtie dans une large vallée fertile. Ses murs étaient, non de pierre, mais de chêne doré et d'érable aux teintes profondes, et, si le sol des salles était pavé de dalles plates tirées des rivières, les cloisons étaient en chaleureux panneaux de bois. Le doux soleil de la vallée agricole tombait en longues bandes sur le dallage par les hautes fenêtres étroites. L'allée qui menait à la porte d'entrée était large et bordée de grands bouleaux gracieux ; en automne, ils étendaient un tapis d'or sur la route, et, en hiver, chargés de neige, ils s'inclinaient sur elle pour former une tonnelle blanche lambrissée de trouées de ciel bleu.

Prologue

Flétrybois n'était pas une forteresse de bannissement ni d'exil, mais une retraite indulgente pour mon père et son épouse stérile. Je pense que mon grand-père aimait son fils autant que sa belle-mère l'abhorrait, et le roi Subtil l'avait envoyé dans cette lointaine propriété pour le protéger ; il avait échoué, mais ce n'était pas son intention. Flétrybois devait être un refuge pour mon père.

Et, quand l'heure sonna pour moi de m'y rendre à mon tour avec celle que j'aimais, ses enfants pleins de vie et la femme qui avait toujours voulu être ma mère, la demeure devint pour nous pendant une période un havre de paix et de repos.

Le temps est un professeur cruel qui donne des leçons que nous apprenons beaucoup trop tard pour en avoir l'utilité ; je comprends certaines choses des années après qu'elles auraient pu me servir. Je repense aujourd'hui au « vieux » roi Subtil, et je le vois comme un homme aux prises avec une longue maladie débilante qui le privait de son bien-être physique et de son acuité mentale ; pire encore, je vois la reine Désir telle qu'elle était : non comme une mégère acharnée à faire mon malheur, mais comme une mère pétrie d'un amour implacable pour son fils unique, résolue à n'accepter aucune offense à son encontre et prête à tout pour le mettre sur le trône.

Que n'aurais-je pas fait pour protéger ma petite fille ? Quel acte aurais-je jugé trop extrême ? Si je dis : « Je les aurais tous tués sans le moindre regret », cela fait-il de moi un monstre ?

Ou seulement un père ?

Mais ces questions, c'est rétrospectivement que je me les pose ; toutes ces leçons, je les ai apprises trop tard. Alors que j'étais encore jeune, je me sentais perclus de douleurs et de soupirs comme un vieux matelot tordu à force de manier la gaffe ; ah, quelle pitié je m'inspirais ! Comme je savais justifier les décisions irréflechies que j'avais prises ! Et, quand vint le temps pour moi d'assumer le rôle du sage doyen de ma maisonnée, j'avais encore l'énergie d'un homme à peine mûr, j'étais encore soumis aux passions et aux instincts de mon corps, et je me reposais encore sur la vigueur de mon bras

Le Fou et l'Assassin

droit quand il eût été plus avisé de prendre le temps de la réflexion.

Des leçons apprises trop tard, des situations comprises avec des dizaines d'années de retard.

Et tant de choses perdues à cause de cela.

FLÉTRYBOIS

Burric, mon vieil ami.
 Eh bien, nous voici installés, je crois. Ça n'a pas été une période agréable pour moi, ni pour toi, si ton message laconique en dissimule autant que je le pense. La maison est immense, beaucoup trop grande pour nous deux. C'est bien de toi de t'enquérir de nos montures avant de me demander des nouvelles de ma santé ; je répondrai donc d'abord à ta première question. J'ai le plaisir de t'annoncer que Soie a subi le changement d'écurie avec un calme parfait, en haquenée bien élevée qu'elle a toujours été ; Grandgaillard, en revanche, a pris l'habitude de malmener l'étalement du lieu, mais nous avons décidé de séparer leurs boxes et leurs enclos. J'ai réduit sa ration de grain, et il y a ici un jeune palefrenier, dont le nom, curieusement, est Grand, qui a été absolument ravi quand je l'ai prié de sortir le cheval et de le faire galoper à fond au moins une fois par jour ; avec ce régime, je suis sûr qu'il va se calmer.

Tu ne me demandes pas de nouvelles de ma dame, mais je te connais bien, mon ami, et je te dirai que Patience s'est montrée tour à tour furieuse, blessée, mélancolique, agitée, bref, qu'elle est passée par cent états d'esprit différents à cause de notre situation. Elle m'accuse de lui avoir été infidèle avant que nous nous

Le Fou et l'Assassin

connaissions, et, l'instant suivant, me pardonne et se reproche de ne pas m'avoir donné d'héritier, ce dont elle est, selon ses propres termes, entièrement fautive. Nous trouverons le moyen de surmonter cette crise.

Je te remercie d'avoir endossé mes autres responsabilités à Castelcerf. Mon frère me parle assez du tempérament de l'enfant dont tu t'occupes pour que je vous envoie à tous les deux l'expression de ma compassion et mes remerciements les plus profonds. Sur qui d'autre pourrais-je compter en un tel moment et pour un service si grand ?

Tu comprendras, bien sûr, pourquoi je reste prudent sur cette affaire. Donne une caresse à Renarde, serre-la dans tes bras et fais-lui cadeau d'un gros os de ma part ; je sais lui être redevable de sa vigilance autant que de la tienne. Mon épouse m'appelle d'en bas ; je dois m'arrêter là et envoyer cette lettre. Mon frère aura peut-être des nouvelles de moi à te fournir la prochaine fois que vos chemins se croiseront.

Missive non signée de Chevalerie à Burrich, maître des écuries

La neige se dressait en remparts immaculés sur les branches nues des bouleaux qui bordaient l'allée et scintillait sur le noir du bois, comme la livrée d'hiver d'un fou. Elle tombait en paquets de flocons sans cohésion qui ajoutaient une nouvelle couche brillante aux pans inclinés qui s'entassaient dans les angles de la cour ; elle adoucissait les arêtes des traces des chariots, effaçait les marques de pas des garçons et réduisait les ornières des sentiers à de pures suggestions. Une nouvelle voiture arriva, tirée par un attelage pommelé ; le conducteur, vêtu d'un manteau rouge, avait les épaules saupoudrées de blanc. Un page en vert et jaune dévala les marches de Flétry-bois pour ouvrir la portière et accueillir nos hôtes d'un geste. De là où je me trouvais, je ne pouvais les identifier, mais leur tenue évoquait des marchands de Flétry plutôt que la noblesse d'une propriété voisine ; je les perdis de vue tandis que le conducteur menait la voiture aux écuries, et je levai les yeux vers le ciel de l'après-midi. Oui, il neigerait encore, sans doute

toute la nuit. Eh bien, c'était de saison. Je laissai retomber le rideau et me retournai à l'instant où Molly entra dans notre chambre.

« Fitz ! Tu n'es pas encore prêt ? »

J'examinai ma tenue. « Je pensais que si... »

Mon épouse fit un bruit désapprobateur. « Allons, Fitz ! C'est la fête de l'Hiver ; les salles sont ornées de rameaux, Patience a commandé à Mijote un festin qui pourra sans doute nourrir tous les occupants de la résidence pendant trois jours, les trois groupes de ménestrels qu'elle a invités sont en train d'accorder leurs instruments, et la moitié de nos hôtes sont déjà là. Tu devrais être en bas à les accueillir, et tu n'es même pas encore habillé. »

Je m'apprêtais à lui demander ce qu'elle reprochait à ce que je portais, mais elle fouillait déjà dans mon coffre à vêtements, dont elle tirait des articles qu'elle examinait un instant avant de les rejeter. Je pris patience. « Tiens, ceci, dit-elle en sortant une chemise en lin blanc avec des crêtes de dentelle le long des manches ; et ce pourpoint par-dessus. Tout le monde sait qu'arborer du vert à la fête de l'Hiver porte chance. Ta chaîne d'argent pour aller avec les boutons, et ces chausses : elles sont assez démodées pour te donner l'air d'un vieillard, mais au moins elles n'ont pas de poches aux genoux comme celles que tu as enfilées. Je te connais trop bien pour te prier de mettre tes chausses neuves.

— Mais c'est vrai que je suis vieux. À quarante-sept ans, j'ai bien le droit de m'habiller comme il me chante. »

Elle fronça les sourcils, m'adressa un regard de feinte colère et posa les mains sur ses hanches. « Me traiteriez-vous de vieille, messire ? Car il me semble me rappeler que j'ai trois ans de plus que vous. »

Je me repris en hâte. « Bien sûr que non ! » Mais je ne pus m'empêcher de grommeler : « N'empêche que je ne comprends pas pourquoi tout le monde tient à s'attifer comme la noblesse jamaillienne. Le tissu de ces chausses est si fin qu'il se déchirerait sur la première ronce venue, et... »

Elle poussa un soupir d'exaspération. « Oui, tu me l'as déjà dit cent fois ; je te rappelle qu'il n'y a guère de ronces dans les couloirs de Flétrybois. Et maintenant, prends ces chausses propres ; celles que tu portes sont ignobles. Ne les avais-tu pas déjà hier, quand tu as soigné ce cheval au sabot fendu ? Et mets tes souliers de maison, non ces bottes éculées. Il faudra que tu danses, tu sais. »

Ses fouilles dans mon coffre terminées, elle se redressa. Résigné à l'inévitable, j'avais commencé à me changer, et, alors que je passais la tête par le col de ma chemise, je croisai son regard. Elle avait un sourire que je connaissais bien, et, devant sa couronne de houx, la cascade de dentelle qui ornait son corsage et sa jupe aux broderies joyeuses, je réussis à le lui rendre. Elle recula d'un pas, l'air encore plus radieux. « Allons, Fitz ; il y a des invités en bas qui nous attendent.

— Ils ont attendu jusqu'à maintenant, ils peuvent attendre encore un peu. Et notre fille peut s'occuper d'eux. »

Je m'avançai vers elle, mais elle recula jusqu'à la porte et posa la main sur la poignée avec un signe de dénégation qui fit danser ses annelets noirs sur son front et sur ses épaules. Elle baissa la tête et me regarda par en dessous, à travers ses cils, et tout à coup je retrouvai l'adolescente qu'elle était jadis, la sauvageonne de Bourg-de-Castelcerf que je poursuivais sur une plage de sable. Se rappelait-elle la scène ? Peut-être, car elle se mordit la lèvre, et je vis sa résolution faiblir. Puis elle se reprit. « Non. Nos hôtes ne peuvent pas attendre, et, même si Ortie est capable de les recevoir, être accueilli par la fille de la maison, ce n'est pas la même chose que par toi et moi. Crible peut l'épauler en tant qu'intendant, mais, tant que le roi ne leur a pas donné l'autorisation de se marier, mieux vaut éviter de les présenter comme un couple. C'est donc à toi et à moi de servir, et je ne me contenterai pas d'un peu de ton temps ce soir ; j'attends de toi que tu fasses un effort.

— Vraiment ? » fis-je d'un ton de défi, et j'avançai vivement de deux pas vers elle, mais, avec un cri d'adolescente effarouchée, elle sortit dans le couloir. Avant de refermer complètement la porte derrière elle, elle lança par l'entrebâillement : « Dépêche-toi ! Tu sais à quelle vitesse les fêtes

qu'organise Patience peuvent dériver. J'ai laissé Ortie à la barre, mais Crible est presque aussi mal organisé que Patience. » Elle se tut un instant, puis reprit : « Et je ne te conseille pas d'être en retard et de me priver de mon cavalier ! »

Elle ferma le battant alors que j'y parvenais. Je m'arrêtai puis, avec un petit soupir, retournai chercher mes chausses propres et mes chaussures en cuir souple ; elle voulait que je danse, et je m'y emploierais de mon mieux. Je savais que Crible avait tendance à profiter des fêtes données à Flétrybois avec un allant qui contrastait avec la réserve dont il faisait preuve à Castelcerf, et qui ne seyait peut-être pas tout à fait à celui qui tenait officiellement le rôle d'intendant de la maison. Je me surpris à sourire. Ortie se laissait parfois entraîner dans ses ébaudissements, montrant alors un aspect joyeux de sa personnalité qu'elle révélait elle aussi rarement à la cour du roi. Âtre et Juste, les deux des six fils de Molly qui vivaient encore avec nous bien qu'ils fussent déjà grands, n'auraient guère besoin d'encouragements pour se joindre aux réjouissances. Comme Patience avait invité la moitié de Flétry et beaucoup plus de musiciens qu'il n'en pouvait jouer en une seule soirée, j'étais certain que les divertissements de notre fête de l'Hiver dureraient au moins trois jours.

Non sans répugnance, j'ôtai mes vieilles chausses et enfilai les nouvelles. Elles étaient d'un vert foncé tirant sur le noir, en lin fin et presque aussi volumineuses qu'une jupe ; elles se fixaient à la taille par des rubans, et une large ceinture en soie parachevait le ridicule de l'ensemble. Je me consolai en songeant que me voir ainsi vêtu plairait à Molly, et que Crible aurait sans doute été contraint lui aussi d'arborer une tenue similaire. Avec un nouveau soupir, je me demandai pourquoi il fallait impérativement nous soumettre à la mode jamaillienne, et puis je me résignai. Je finis de m'habiller, bataillai avec ma tignasse pour la tirer en queue de guerrier, et sortis. Je fis halte en haut du grand escalier de chêne ; les bruits de la fête montaient jusqu'à moi, et je pris une longue inspiration comme si je m'apprêtais à plonger en eau profonde. Je n'avais

rien à craindre, aucune raison d'hésiter, mais les habitudes enracinées dans ma lointaine jeunesse me retenaient. J'avais le droit le plus absolu de descendre ces marches, de m'avancer parmi les invités joyeux en tant que maître de la maison et mari de la dame à qui elle appartenait ; pour tous ceux qui se trouvaient en bas de l'escalier, j'étais le dotaire Tom Blaireau, de basse naissance peut-être, mais anobli en même temps que ma dame Molly. Le bâtard FitzChevalerie Loinvoyant, petit-fils, neveu et cousin de rois, était mort vingt ans plus tôt. Pour tous ces gens, j'étais le dotaire Tom et l'organisateur de la fête à laquelle ils allaient participer.

Même si je portais des chausses ridicules.

Je m'attardai encore et tendis l'oreille. Deux groupes de ménestrels accordaient leurs instruments ; le rire clair de Crible éclata soudain dans la vaste salle et me fit sourire ; le bourdonnement des voix montait et s'abaissait sans cesse. Un des groupes de ménestrels prit sans doute l'ascendant sur l'autre, car un battement de tambourin au rythme enlevé noya tout à coup le bruit des conversations : on allait bientôt commencer à danser. J'étais désormais vraiment en retard, et il valait mieux que je descendisse ; pourtant, j'éprouvais un sentiment de bien-être à me tenir là, au-dessus de la cohue, et à imaginer le pas leste et le sourire rayonnant d'Ortie menée par Crible sur la piste de danse. Et Molly ! Elle devait m'attendre ! Avec les années, j'étais devenu un cavalier passable par amour pour elle, car elle adorait danser, et, si je la laissais en plan, elle ne me le pardonnerait pas facilement.

Je dévalai deux à deux les marches de chêne verni et arrivai dans le vestibule où Allègre m'arrêta soudain. Notre jeune intendant de fraîche date était pimpant, avec sa chemise blanche et sa veste assortie à ses chausses noires à la mode jamaillienne ; ses chaussures d'intérieur vertes et son écharpe jaune n'en ressortaient que plus vivement. Le vert et le jaune étant les couleurs de Flétrybois, je supposai que c'était Patience qui avait eu l'idée de cette tenue. Je réprimai le sourire qui me montait aux lèvres, mais il dut le lire dans mon regard, car il se tint encore plus droit et me regarda de tout

son haut en annonçant d'un ton grave : « Messire, il y a des ménestrels à la porte. »

Je plissai le front. « Eh bien, faites-les entrer ; c'est la fête de l'Hiver. »

Il ne bougea pas, les lèvres pincées, l'air réprobateur. « Messire, je ne pense pas qu'ils aient été invités. »

— C'est la fête de l'Hiver », répétais-je avec une pointe d'agacement. Molly n'apprécierait pas que je la fasse attendre. « Patience convie tous les ménestrels, marionnettistes, acrobates, rétameurs ou forgerons qu'elle croise à venir séjourner chez nous quelque temps. Elle les a sans doute conviés il y a plusieurs mois et l'a oublié. »

Je ne pensais pas qu'il pouvait se raidir davantage, mais il y parvint. « Messire, ils étaient près de l'écurie, en train d'essayer de regarder à l'intérieur par une fente entre les planches. Grand a entendu les chiens aboyer, il est allé voir et les a découverts ainsi. C'est alors qu'ils ont prétendu être invités pour la fête de l'Hiver. »

— Et ? »

Il prit une courte inspiration. « Messire, je ne crois pas qu'ils sont ce qu'ils disent : ils n'ont pas d'instruments, et, alors que l'un d'eux affirmait qu'ils étaient ménestrels, un autre a déclaré qu'ils étaient acrobates. Mais, quand Grand a proposé de les conduire à la porte de la demeure, ils ont répondu que ce n'était pas nécessaire, qu'ils ne cherchaient qu'un abri pour la nuit et que l'écurie leur irait très bien. » Il secoua la tête. « Grand m'a pris à part lorsqu'il les a amenés, et il pense qu'ils mentent sur leur métier. Moi aussi. »

Je l'examinai. Les bras croisés, il ne me regardait pas en face, mais sa bouche avait un pli obstiné. Je m'exhortai à la patience : il était jeune et nouveau chez nous. Cravit Maudit, notre ancien intendant, était mort l'année précédente ; Crible avait pris en charge nombre de ses responsabilités mais en affirmant avec insistance qu'il fallait former un nouvel intendant pour Flétrybois. J'avais répondu avec désinvolture que je n'avais pas le temps d'en trouver un, et, dans les trois jours, Crible nous avait amené Allègre. Deux mois plus tard,

le nouveau venu avait encore à en apprendre sur sa place, et je songeai que Crible lui avait peut-être inculqué une prudence excessive : ce dernier était après tout un agent d'Umbre, installé chez nous pour surveiller mes arrières et, sans doute, m'espionner. Malgré son entrain et son attachement pour ma fille, c'était un homme pétri de circonspection ; si je l'avais laissé faire, nous disposerions à Flétrybois d'un contingent de gardes comparable à celui de la reine. Je mis un terme à mes réflexions.

« Allègre, j'apprécie vos précautions ; mais c'est la fête de l'Hiver, et, ménestrel ou vagabond, nul ne doit trouver porte close chez nous en ce jour, surtout par un soir de neige. Tant qu'il y a de la place dans la maison, rien ne les oblige à dormir dans l'écurie. Faites-les entrer ; je suis sûr que tout se passera parfaitement.

— Bien, messire. » Il n'acquiesçait pas, il obéissait. Je réprimai un soupir ; pour l'instant, cela suffirait.

Je m'apprêtai à me joindre à la foule de la grande salle.

« Messire ? »

Je me retournai, et c'est d'un ton plus sec que je lui demandai : « Il y a autre chose, Allègre ? Une affaire urgente ? » J'entendais les musiciens qui s'accordaient entre eux, et tout à coup la musique s'épanouit. J'avais manqué le début de la première danse ; je serrai les dents en imaginant Molly seule et regardant tourner cavaliers et cavalières.

Il se mordit la lèvre puis décida d'insister. « Messire, le messager vous attend toujours dans votre étude.

— Le messager ? »

Il eut un soupir de martyr. « Il y a plusieurs heures, j'ai envoyé un de vos pages temporaires vous l'annoncer ; il a dit vous l'avoir crié à travers la porte des étuves. Je me dois de vous signaler, messire, que c'est ce qui arrive quand on se sert comme pages d'enfants dont ce n'est pas le travail ; nous devrions en employer quelques-uns à titre définitif, ne serait-ce que pour les former convenablement. »

Devant mon expression lasse, il s'éclaircit la gorge et changea de tactique. « Mes excuses, messire ; j'aurais dû le renvoyer afin de vérifier que vous l'aviez entendu.

— Ce qui n'était pas le cas. Voulez-vous vous en occuper pour moi, Allègre ? » Je fis un pas hésitant en direction de la grande salle. La musique prenait de l'ampleur.

L'intendant secoua la tête de façon imperceptible. « Je regrette, messire, mais le messenger affirme ne devoir parler qu'à vous. J'ai demandé par deux fois si je pouvais me rendre utile, et j'ai proposé de noter le message afin de vous le remettre, mais il insiste : vous seul devez entendre ce qu'il a à dire. »

Je devinai alors ce dont il s'agissait. Le dotaire Barit s'efforçait de me convaincre de laisser paître une partie de ses troupeaux avec nos moutons, mais notre berger disait de façon catégorique que notre pâture d'hiver ne pourrait pas nourrir autant de bêtes, et j'avais bien l'intention de l'écouter, même si Barit était prêt à offrir une somme coquette en loyer. On ne traite pas d'affaires lors de la fête de l'Hiver, et celle-ci attendrait. « Ça ira, Allègre. Et ne soyez pas trop sévère avec nos pages ; vous avez raison, nous devrions en avoir un ou deux en formation, mais la plupart travailleront dans les vergers ou reprendront le métier de leur mère quand ils seront grands. Il est rare que nous ayons besoin d'eux à Flétry. » Je ne voulais pas me pencher sur la question en cet instant : Molly se morfondait ! Je pris ma décision. « J'ai été indélicat de laisser un messenger patienter si longtemps, mais il serait encore plus grossier de ma part de laisser ma dame sans cavalier pour la deuxième danse en plus de la première. Veuillez transmettre mes excuses au messenger pour ce retard fâcheux et veillez à ce qu'on lui apporte à boire et à manger ; dites-lui que je le rejoindrai dès la fin de la deuxième danse. » Je n'en avais nulle envie, trop attiré par les festivités. Une meilleure idée me vint. « Non ! Invitez-le à participer à la fête ; dites-lui de se distraire, et je parlerai avec lui avant demain midi. » Je ne voyais rien dans ma vie d'assez urgent pour exiger mon attention ce soir.

« Avec elle, messire.

— Pardon, Allègre ?

— Elle. C'est une femme, messire, à peine sortie de l'adolescence si j'en juge par son apparence. Je lui ai naturellement déjà offert une collation ; je ne négligerais jamais un invité sous votre toit, surtout quand il paraît aussi fatigué d'un long chemin. »

La musique jouait et Molly m'attendait. Mieux valait faire patienter le messager que mon épouse. « Dans ce cas, donnez-lui une chambre et demandez-lui si elle veut un bain chaud ou un repas tranquille avant que nous nous voyions. Faites de votre mieux pour qu'elle soit à son aise, Allègre, et je lui accorderai tout le temps qu'elle voudra demain.

— Je n'y manquerai pas, messire. »

Il se détourna pour regagner le vestibule d'entrée, et je me dirigeai à pas pressés vers la grande salle de Flétrybois. La double porte était ouverte, les panneaux de chêne doré luisant à la lumière de l'âtre et des bougies ; la musique, le bruit des talons et les claquements de mains des danseurs envahissaient le couloir lambrissé, mais, alors que j'approchais, les musiciens jouèrent le dernier refrain, et la première danse s'acheva sur une clameur joyeuse. Je levai les yeux au ciel ; je n'avais pas de chance.

Mais, alors que je pénétrais dans la salle sous une houle d'applaudissements destinés aux ménestrels, je vis le cavalier de Molly s'incliner gravement devant elle : mon beau-fils avait épargné à sa mère de faire tapisserie et l'avait accompagnée sur la piste. Âtre avait poussé comme une mauvaise herbe dans l'année ; il avait la beauté sombre de son père Burrich, mais le front et la bouche rieuse de Molly, et, à dix-sept ans, il dominait sa mère d'une bonne tête. Il était encore rouge de la danse vive, et Molly n'avait nullement l'air de regretter mon absence ; elle leva les yeux, croisa mon regard à l'autre bout de la salle et sourit. Je remerciai Âtre intérieurement et résolu de trouver un moyen de lui manifester ma gratitude de façon plus substantielle. Plus loin, son frère aîné, Juste, était assis près de la cheminée, tandis qu'Ortie et Crible se tenaient debout à côté de lui ; Ortie avait les joues roses, et je compris que son puîné la taquinait, avec la complicité de Crible.

Je fendis la foule pour me rendre auprès de Molly en m'interrompant souvent pour m'incliner devant les nombreux invités qui me saluaient. Tous les rangs et tous les milieux se retrouvaient là, l'aristocratie terrienne et la petite noblesse vêtues avec raffinement de dentelles et de chaussettes de lin, mais aussi Jean le rémouleur, la couturière du village et un fabricant de fromage du coin ; leurs tenues de fête étaient peut-être un peu datées et parfois défraîchies, mais elles avaient été brossées pour l'occasion, et les rameaux et le houx brillant des couronnes que beaucoup portaient avaient été récoltés récemment. Molly avait sorti ses bougies parfumées de la meilleure qualité, et des odeurs de lavande et de chèvrefeuille baignaient la salle dont les flammes dansantes peignaient les murs d'or et de miel. De grandes flambées brûlaient dans les trois âtres où tournaient des viandes en broche surveillées par de jeunes villageois rouges de chaleur, employés pour l'occasion. Dans le coin du tonneau de bière, plusieurs femmes de service entassaient des chopes sur les plateaux qu'elles présenteraient aux danseurs à bout de souffle lorsque la musique s'interromprait.

À une extrémité de la salle, des tables croulaient sous les pains, les pommes, les assiettes de raisins secs et de noix, les pâtisseries et les crèmes, les plats de viande et de poisson fumés, et bien d'autres mets que je ne reconnus pas. Les tranches de venaison juteuse à peine découpées sur les pièces qui rôtissaient faisaient le bonheur de tous et ajoutaient leurs riches arômes à l'atmosphère de fête. Les bancs étaient déjà pleins d'invités qui se régalaient des mets et des boissons, car la bière et le vin coulaient à flots.

À l'autre bout de la salle, les premiers ménestrels cédaient la scène aux suivants. On avait répandu du sable sur le sol pour les danseurs ; il dessinait sans doute d'élégants motifs à l'arrivée des premiers, mais il ne montrait plus désormais que les traces de pas de ceux qui faisaient la fête. J'arrivai près de Molly alors que les nouveaux musiciens se lançaient dans leurs accords d'ouverture ; la mélodie était aussi pensive que la précédente était enlevée, si bien que, lorsque Molly m'entraîna

sur la piste, je pus garder ses deux mains dans les miennes et entendre sa voix malgré la musique. « Vous êtes très élégant ce soir, dotaire Blaireau. » Elle me plaça dans l'alignement des autres cavaliers, et je m'inclinai gravement sur nos mains jointes.

« Si tu es contente, je suis satisfait », répondis-je. Je tâchai de ne pas m'irriter du claquement du tissu sur mes mollets pendant que nous tournions, nous séparions un instant puis nous reprenions les mains. J'aperçus Crible et Ortie ; oui, il portait le même genre de chausses lâches que moi, mais bleues, et il tenait ma fille, non par le bout des doigts, mais par les mains. Ortie souriait. Quand je regardai à nouveau Molly, elle aussi souriait ; elle avait suivi la direction de mes yeux.

« Avons-nous jamais été aussi jeunes ? » me demanda-t-elle.

Je secouai la tête. « Je ne crois pas. La vie était plus dure pour nous à leur âge. »

À son air songeur, je compris qu'elle remontait le cours des ans. « Quand j'avais l'âge d'Ortie, j'étais déjà mère de trois enfants et j'attendais le quatrième. Et toi, tu étais... » Elle se tut, et je ne dis rien. Je vivais dans une cahute près de Forge avec mon loup. Était-ce l'année où j'avais pris Heur sous mon aile ? L'orphelin avait été ravi de trouver un foyer, et Œil-de-Nuit de connaître un compagnon plus actif que moi. Je me croyais alors résigné à avoir perdu Molly, mariée à Burrich. C'était dix-neuf longues années auparavant. J'écartai de moi l'ombre de cette époque, m'approchai de mon épouse, la pris par la taille et la soulevai alors que nous pivotions. Elle posa les mains sur mes épaules, la bouche ouverte, délicieusement surprise. Autour de nous, les autres danseurs nous regardèrent un instant, étonnés. En la reposant à terre, je dis : « Et voilà pourquoi c'est aujourd'hui que nous devons être jeunes.

— Toi, peut-être. » Elle avait les joues roses et paraissait un peu essoufflée alors que nous effectuions une nouvelle promenade, tournions, nous séparions puis nous rejoignons. Enfin, presque ; non, j'aurais dû tourner une deuxième fois

et ensuite... J'avais tout mélangé, alors même que je m'enorgueillissais de m'être rappelé tous les pas depuis la dernière fois. Les autres danseurs me contournaient à mouvements fluides comme si j'étais un rocher planté au milieu d'un cours d'eau. Je pivotai sur moi-même à la recherche de Molly et la découvris derrière moi, les mains sur la bouche, s'efforçant en vain de réprimer son fou rire. Je tendis la main pour nous réinsérer dans la danse, mais elle m'entraîna hors de la piste tout en riant à en perdre haleine. Je levai les yeux au ciel et voulus m'excuser, mais elle me coupa. « Ce n'est pas grave, mon chéri. Je serai ravie de me reposer un peu et de boire quelque chose ; Âtre m'a épuisée à force de caracoler ; j'ai besoin de souffler. » Elle prit une soudaine inspiration et vacilla ; son front luisait de transpiration. Elle se frotta la nuque comme pour se soulager d'une ankylose.

« Moi aussi », répondis-je en mentant. Elle était encore rouge, et elle m'adressa un pâle sourire tout en portant la main à sa poitrine comme pour calmer les battements de son cœur. Je lui rendis son sourire et l'emmenai s'asseoir dans un fauteuil près de la cheminée ; je me redressais quand un page arriva près de moi et proposa de lui apporter du vin ; elle acquiesça de la tête, et il détala.

« Qu'y avait-il de cousu sur sa coiffe ? demandai-je distraitement.

— Des plumes, et des mèches de queue de cheval. » Elle haletait toujours.

Je la regardai, les sourcils haussés.

« C'est la lubie de Patience cette année ; tous les garçons qu'elle a engagés à Flétry pour servir de pages lors de la fête sont déguisés ainsi : des plumes pour que nos ennemis s'envolent, et des queues de cheval, car c'est ce que nous montrerons à nos problèmes en les fuyant.

— Je... je vois. » Mon deuxième mensonge de la soirée.

« Eh bien, tu as de la chance, parce que, moi, non. Mais Patience invente quelque chose à chaque fête de l'Hiver ; te rappelles-tu l'année où elle avait remis à chaque homme célibataire qu'elle avait invité un bâton de bois vert, chacun d'une

longueur différente selon l'estimation qu'elle faisait de sa virilité ? »

Je réprimai l'éclat de rire qui menaçait de m'échapper. « Oui. Elle considérait apparemment que les jeunes dames avaient besoin qu'on leur indique sans équivoque quels hommes feraient les meilleurs partenaires. »

Molly haussa les sourcils. « Elle avait peut-être raison : il y a eu six mariages à la fête du Printemps, cette année-là. »

Elle tourna son regard vers l'autre extrémité de la salle. Patience, ma belle-mère, avait revêtu une robe, ancienne mais splendide, en velours bleu clair bordé de dentelle noire aux manches et au cou ; tressés, ses longs cheveux gris étaient relevés sur sa tête pour former une couronne, et on y avait piqué un rameau de houx et plusieurs dizaines de plumes bleu vif à divers angles. Un éventail pendait à un bracelet autour de son poignet, bleu pour s'assortir à sa robe et à ses plumes, et lui aussi garni de dentelle noire amidonnée. Je la trouvai à la fois excentrique et charmante, comme toujours ; elle tançait du doigt le dernier fils de Molly, Âtre, qui se tenait droit et la regardait gravement de tout son haut, tout en crispant et décrispant les mains derrière son dos. Son frère, à distance, dissimulait un sourire amusé et attendait sa libération. Je les plaignis tous les deux ; Patience avait l'air de croire qu'ils avaient encore dix et douze ans en dépit du fait qu'ils étaient l'un comme l'autre largement plus grands qu'elle. Juste approchait de son vingtième anniversaire, et Âtre, le plus jeune de Molly, avait dix-sept ans ; pourtant, il supportait la réprimande de Patience dans l'attitude classique d'un enfant qu'on gronde.

« Il faut que j'avertisse dame Patience que d'autres ménestrels sont arrivés. J'espère que ce sont les derniers, sans quoi ils vont finir par se bagarrer pour savoir qui doit jouer et combien de temps. » Les musiciens invités à se produire à Flétrybois étaient assurés d'avoir de quoi se restaurer, un coin où dormir au chaud, et une petite bourse pour leur peine ; leurs autres profits, ils les gagnaient auprès des convives, et c'étaient ceux qui jouaient le plus qui récoltaient les meilleurs

bénéfices. Trois groupes suffisaient amplement pour une fête de l'Hiver chez nous ; quatre, ce serait une provocation.

Molly hochâ la tête et porta les mains à ses joues rosies. « Je crois que je vais me reposer encore un peu. Ah, voici le petit qui m'apporte mon vin ! »

La musique s'interrompit un instant, et j'en profitai pour traverser rapidement la piste de danse. Patience me vit approcher, sourit puis fronça les sourcils. Quand j'arrivai près d'elle, elle avait complètement oublié Âtre, et il avait pris la poudre d'escampette avec son frère. Elle referma son éventail avec un claquement sec, le pointa sur moi et me demanda d'un ton accusateur : « Qu'as-tu fait de tes chausses ? Cette jupe bat sur tes jambes comme les voiles d'un bateau déchirées par la tempête ! »

Je regardai mes chausses puis Patience. « C'est la nouvelle mode de Jamaillia. » Sa mine s'assombrit encore, et j'ajoutai : « C'est Molly qui les a choisies. »

Elle les considéra comme si j'y dissimulais une portée de chatons, puis sourit et dit : « La couleur est ravissante ; et Molly doit être contente que tu les portes.

— En effet. »

Elle tendit la main, je lui offris mon bras, et nous nous mîmes à déambuler lentement dans la grande salle ; les gens s'écartaient devant elle en s'inclinant ou en faisant la révérence, et dame Patience, car tel était son rôle ce soir, courbait gravement la tête devant l'un ou embrassait chaleureusement l'autre selon le cas. Il me plaisait de lui servir simplement d'escorte, de la voir profiter de la soirée et de tâcher de rester impassible pendant ses apartés sur l'haleine de sire Durden ou sur sa désolation de voir à quelle vitesse Dan le rémouleur perdait ses cheveux. Parmi les plus âgés, certains invités se rappelaient l'époque où elle n'était pas seulement dame de Flétrybois mais épouse du prince Chevalerie ; par bien des aspects, elle régnait encore, car Ortie passait une bonne partie de son temps au château de Castelcerf comme maîtresse d'Art du roi Devoir, et Molly laissait volontiers à Patience les rênes de la maison dans la plupart des domaines.

« Il y a des moments dans la vie d'une femme où seule convient la compagnie d'autres femmes, m'avait affirmé Patience quand elle s'était installée avec nous, sans préavis, à Flétrybois cinq ans plus tôt. Les jeunes filles ont besoin d'une aînée dans la maison quand elles deviennent des femmes, pour leur expliquer les changements qui se produisent en elles ; et, quand les autres changements surviennent de façon précoce, surtout chez celles qui espéraient encore avoir des enfants, il est bon qu'elles disposent des conseils d'une femme qui a connu elle aussi cette déception. Les hommes ne servent à rien dans ces occasions-là. » Et, malgré les inquiétudes que je nourrissais lorsqu'elle s'était présentée avec son train d'animaux, de graines et de plantes, elle avait fait la démonstration de sa sagesse. Il était rare de voir deux femmes coexister sous le même toit avec autant de satisfaction, et je me réjouissais de ma bonne fortune.

Quand nous parvînmes à son fauteuil préféré près de la cheminée, je l'aidai à s'asseoir, allai lui chercher une coupe de cidre chaud et lui confiai : « Vos derniers musiciens sont arrivés alors que je descendais l'escalier ; je ne les ai pas encore vus entrer, mais j'ai pensé que vous aimeriez savoir qu'ils étaient là. »

Elle me dévisagea en haussant les sourcils, puis scruta la salle. Le troisième groupe de ménestrels s'apprêtait à monter sur la scène. Elle se retourna vers moi. « Non, ils sont tous là. J'ai fait mon choix avec grand soin cette année ; pour la fête de l'Hiver, me suis-je dit, il nous faut des gens chaleureux pour chasser le froid ; du coup, si tu observes bien, tu constateras qu'il y a un roux ou une rousse dans chacun des groupes. Là, tu vois la femme qui s'échauffe la voix ? Regarde cette masse de cheveux flamboyants ! Ne me dis pas qu'elle ne mettra pas de la chaleur dans la soirée par sa seule personnalité ! » L'intéressée paraissait en effet d'une nature très chaleureuse ; elle laissa aux danseurs le temps de se reposer en se lançant dans une longue ballade, mieux faite pour écouter que pour danser, chantée d'un timbre riche et légèrement voilé. Son public, jeunes et vieux mélangés, se rapprocha

d'elle alors qu'elle récitait l'histoire classique de la jeune fille séduite par le Vieillard de l'Hiver et enlevée dans sa lointaine forteresse de glace dans le sud.

Tandis que tous buvaient ses paroles, captivés, je vis du coin de l'œil deux hommes et une femme entrer. Ils parcoururent la salle du regard, comme éblouis, ce qui était peut-être le cas après leur longue marche par une soirée neigeuse. Ils avaient manifestement effectué le trajet à pied, car leurs pantalons en cuir grossier étaient trempés jusqu'aux genoux ; leur vêture était dépareillée, comme c'est souvent le cas chez les ménestrels, mais je n'en avais jamais vu de semblable : leurs grandes bottes étaient jaunes, et leurs pantalons de cuir courts tombaient à peine plus bas que le haut de leurs bottes ; leurs vestes étaient de la même matière, tannée et brun clair, et recouvraient des chemises en laine épaisse. Ils avaient l'air mal à l'aise, comme si leurs vareuses de cuir étaient trop serrées sur la laine. « Les voici », dis-je à Patience.

Elle les examina. « Je ne les ai pas engagés, déclara-t-elle d'un ton dédaigneux. Regarde cette femme : elle est pâle comme un fantôme ; elle ne dégage aucune chaleur. Quant aux hommes, ils sont aussi hivernaux, avec leurs cheveux couleur pelage d'ours des glaces. Brr ! J'ai froid rien que de les voir. » Puis son front se déplissa. « Je ne les laisserai donc pas chanter ce soir, mais invitons-les cet été, quand une histoire glaçante ou une brise fraîche sera la bienvenue par une fin d'après-midi étouffante. »

Mais, avant que j'eusse le temps de lui obéir, une voix rugissante éclata : « Tom ! Vous voilà ! Quel plaisir de vous revoir, mon vieil ami ! »

Je me retournai avec ce mélange de joie et de désarroi que provoquent les visites inattendues d'amis non conformistes. Trame s'avavançait dans la salle à grandes enjambées, Leste deux pas derrière lui ; j'ouvris largement les bras et me portai à leur rencontre. Le robuste maître de Vif avait gagné en corpulence au cours des dernières années, et il avait comme toujours les joues rouges comme s'il avait marché dans le vent. Leste, le fils de Molly, le suivait de près, mais Ortie surgit soudain de

la foule pour prendre à l'improviste son frère dans ses bras, et il s'arrêta pour la soulever et la faire tourner joyeusement ; puis Trame m'engloutit dans une étreinte qui me fit craquer les vertèbres, suivie de plusieurs solides claques dans le dos. « Vous avez bonne mine ! s'exclama-t-il tandis que je tâchais de retrouver mon souffle. Vous êtes presque remis, alors ? Ah, et ma dame Patience ! » Il me libéra de son exubérante accolade et s'inclina gracieusement sur la main qu'elle lui tendait. « Quel bleu magnifique, cette robe ! Vous m'évoquez le plumage éclatant d'un geai ! Mais, je vous en prie, dites-moi que les plumes de votre coiffure ne viennent pas d'un oiseau vivant !

— Certainement pas ! » Patience eut l'air positivement horrifiée à cette idée. « Je l'ai trouvé mort sur le sentier du parc cet été, et j'ai songé que c'était le moment de voir ce qu'il y avait sous ces ravissantes plumes bleues ; je les ai mises de côté, naturellement ; je les ai soigneusement arrachées avant de plonger la carcasse dans l'eau bouillante pour la réduire à l'état d'ossements. Après avoir jeté l'eau de cuisson, je me suis attelée à la tâche d'assembler tous les petits os pour reformer un squelette. Saviez-vous que l'aile d'un oiseau est aussi proche de la main d'un homme que la patte d'une grenouille ? Tous ces osselets ! Mais vous vous doutez bien que ce projet gît quelque part sur mon établi, à moitié fini comme tant d'autres. Toutefois, hier, alors que je pensais à des plumes pour fuir nos problèmes, je me suis souvenue que j'en avais une boîte pleine ! Et, par bonheur, les insectes ne les avaient ni trouvées et ni dévorées jusqu'à la hampe, comme c'est arrivé lorsque j'ai voulu conserver des plumes de mouette. Oh ! De mouette ! Suis-je indélicate ? Je vous demande pardon ! »

Devant les yeux agrandis de Trame, elle avait dû se rappeler qu'il était lié à un de ces oiseaux de mer ; mais il lui sourit avec bienveillance et répondit : « Nous qui pratiquons le Vif savons que, quand la vie s'achève, ce qui reste est vide ; je pense que nul ne le sait mieux que nous. Nous sentons la présence de toutes formes de vie, bien sûr, et certaines brillent

plus que d'autres ; une herbe n'est pas aussi lumineuse à nos sens qu'un arbre ; naturellement, un cerf les éclipsa tous les deux, et un oiseau encore plus. »

J'ouvris la bouche pour protester. Mon Vif me permettait de percevoir les oiseaux, et ils ne m'avaient jamais paru particulièrement débordants de vie ; je me rappelai une phrase que Burrich – l'homme qui m'avait pratiquement élevé – m'avait dite bien des années plus tôt quand il avait décidé que je ne travaillerais pas avec les faucons de Castelcerf. « Ils ne t'aiment pas ; tu es trop chaud. » J'avais cru qu'il parlait de ma température, mais je me demandais à présent s'il n'avait pas perçu un élément de mon Vif qu'il ne pouvait pas m'expliquer alors – car le Vif était une magie méprisée, et, si l'un de nous avait reconnu la posséder, il eût fini pendu, écartelé et brûlé au-dessus de l'eau.

« Pourquoi soupirez-tu ? me lança Patience à brûle-pourpoint.

— Pardon ; je ne m'en étais pas rendu compte.

— Eh bien, tu as soupiré ! Le maître de Vif Trame me faisait part de réflexions passionnantes sur l'aile de la chauve-souris, et toi tu soupirez comme si nous étions deux vieux croûtons barbants ! » Elle ponctua sa réprimande d'un coup d'éventail sur mon épaule.

Trame éclata de rire. « Ses pensées étaient sans doute ailleurs, dame Patience. Je connais Tom depuis longtemps, et je n'ai pas oublié sa tendance à la mélancolie ! Mais je vous accapare alors que voici d'autres invités qui réclament votre attention. »

Patience fut-elle dupe de ce subterfuge ? Cela m'étonnerait, mais elle accepta de bonne grâce de se laisser détourner de nous par le charmant jeune homme qu'Ortie, sans doute, avait dépêché pour permettre à Trame de me parler en privé. Je ne fus pas loin de le regretter : le maître de Vif m'avait écrit à plusieurs reprises et je pensais savoir de quoi il souhaitait m'entretenir ; il y avait longtemps que je n'avais plus été lié à un animal par mon Vif. Mais, là où Trame voyait l'isolement d'un enfant qui boude, je voyais plutôt la solitude d'un

homme qui se retrouve brusquement veuf après de longues années de mariage. Nul ne pouvait remplacer Œil-de-Nuit dans mon cœur, et je n'imaginai pas partager une relation semblable avec une autre créature. Quand c'est fini, c'est fini, Trame venait de le dire lui-même, et l'écho de mon loup en moi suffisait désormais à me donner des forces. Ces souvenirs vifs, si forts que j'entendais parfois ses pensées dans ma tête, resteraient toujours préférables à toute autre union.

Aussi, après qu'il m'eut entretenu des banalités d'usage sur ma santé, sur celle de Molly et sur les récoltes, je déviai une conversation qui allait inévitablement nous mener à l'importance qu'il attachait à ce que je parfisse ma connaissance du Vif et finir par une discussion sur le fait que je demeurais seul. Mon avis, mûrement réfléchi, était que, n'ayant plus de compagnon de Vif et désireux d'en rester là jusqu'à la fin de mes jours, je n'avais pas besoin d'en savoir davantage sur le Vif.

J'indiquai donc de la tête les « musiciens » toujours arrêtés à la porte et lui dis : « Je crains qu'ils n'aient fait un long voyage pour rien. Patience m'a expliqué que les chanteurs roux sont pour la fête de l'Hiver et qu'elle garde les blonds pour l'été. » Je regardai le trio hésitant en m'attendant à ce que Trame partageât mon amusement devant les excentricités de dame Patience. Les nouveaux venus, au lieu de se joindre aux festivités, s'attardaient près de la porte et parlaient entre eux ; ils avaient l'attitude de compagnons de longue date et se tenaient plus près les uns des autres que des gens qui viennent de faire connaissance. L'homme le plus grand avait les traits hâlés et anguleux, tandis que la femme à ses côtés, le visage levé vers lui, avait les pommettes larges et le front haut et creusé de rides. « Les blonds ? » répéta Trame en parcourant la salle du regard.

Je souris. « Le trio curieusement attifé près de la porte. Vous le voyez ? En manteau, avec des bottes jaunes ? »

Son regard le survola par deux fois puis s'arrêta enfin sur lui ; il sursauta et ses yeux s'agrandirent.

« Vous connaissez ces gens ? demandai-je devant son air effrayé.

— Sont-ils forgisés ? fit-il dans un murmure rauque.

— Forgisés ? Comment serait-ce possible ? » J'examinai les trois individus de plus près sans comprendre ce qui bouleversait mon compagnon. La forgisation dépouillait ses victimes de leur humanité, les arrachait à la trame de la vie qui nous donne la capacité d'aimer et d'être aimé ; les forgisés ne s'intéressaient qu'à eux-mêmes. À une époque, un grand nombre d'entre eux rôdait dans les Six-Duchés, s'attaquait à leurs propres familles et à leurs voisins et déchirait le royaume de l'intérieur, ennemi créé à partir de notre peuple par les Pirates rouges et lâché parmi nous. La forgisation résultait de la magie noire de la Femme pâle et de son capitaine, Kébal Paincru ; mais nous avons triomphé et chassé les pirates de nos côtes. Des années après la fin de la guerre des Pirates rouges, nous avons gagné leur dernière citadelle, sur l'île d'Aslevjal, et les avons détruits à jamais ; les forgisés qu'ils avaient créés étaient morts et enterrés depuis longtemps, et nul ensuite n'avait plus pratiqué cette magie maudite.

« Je les sens forgisés ; mon Vif ne les trouve pas. Je les détecte à peine, sauf avec les yeux. D'où viennent-ils ? »

Maître de Vif, Trame employait la magie des bêtes avec une acuité que je n'avais pas ; c'était peut-être devenu son sens dominant, car il donne à qui le possède conscience de toute créature vivante. Alerté par Trame, je tendis mon Vif vers les nouveaux venus, mais je n'avais pas sa finesse de perception, et la foule alentour perturbait mes impressions. Je ne sentis quasiment rien des trois individus, mais je haussai les épaules.

« Ils ne sont pas forgisés, déclarai-je, car je savais bien que cette magie noire dépouille celui qu'elle touche de ce que mon Vif me laissait percevoir. Leur attitude entre eux est trop amicale ; s'ils étaient forgisés, chacun se serait mis en quête de ce dont il avait besoin sur le moment, nourriture, boisson ou chaleur, alors qu'eux hésitent, ne veulent pas avoir l'air d'intrus mais sont mal à l'aise parce qu'ils ne connaissent pas

nos coutumes. Donc, ils ne sont pas forgisés, ou ils ne s'embarrasseraient pas de pareilles subtilités. »

Je pris soudain conscience que je les analysais comme me l'avait enseigné *Umbre* quand j'étais son apprenti. C'étaient des invités, non des cibles. Je m'éclaircis la gorge. « J'ignore d'où ils viennent ; d'après *Allègre*, ils se sont présentés à la porte comme musiciens pour la fête, ou peut-être comme acrobates. »

Trame ne les quittait pas du regard. « Ils ne sont ni l'un ni l'autre », dit-il d'un ton catégorique. Puis il poursuivit d'une voix empreinte de curiosité : « Eh bien, allons leur parler et voyons ce qu'ils sont. »

Les trois personnages conféraient entre eux, et la femme et l'homme le plus jeune acquiescèrent brusquement à ce que disait leur compagnon ; puis, comme des chiens de berger qui vont rameuter des moutons, ils s'éloignèrent de lui pour se déplacer d'un air résolu dans la foule. La femme gardait la main près de la hanche, comme si ses doigts cherchaient une épée absente ; ils tournaient la tête et parcouraient la salle du regard tout en avançant. Cherchaient-ils quelque chose ? Non : quelqu'un. La femme se dressa sur la pointe des pieds en tâchant de voir par-dessus la tête des invités qui suivaient la permutation des ménestrels. Leur chef recula vers la porte. La surveillait-il afin d'empêcher leur proie de s'échapper ? Ou bien étais-je le jouet de mon imagination ? « Qui chassent-ils ? » murmurai-je sans m'en rendre compte.

Trame ne répondit pas : il se dirigeait vers l'emplacement qu'ils avaient occupé avant de se séparer. Mais à cet instant un tambourin se mit à jouer un rythme enlevé, rejoint par des voix et un pipeau aigu, et les danseurs envahirent à nouveau la piste ; les couples qui tournaient et bondissaient comme des toupies sur la joyeuse mélodie nous barraient le passage et nous bloquaient la vue. Je posai la main sur la vaste épaule de *Trame* pour le retenir de s'aventurer au milieu des dangers de la piste de danse. « Nous ferons le tour », lui dis-je, et je me mis en route. Mais même ce chemin débordait d'obstacles, car il fallait saluer les hôtes, et l'on ne peut écourter ce genre

de conversation sans paraître grossier. Trame, volubile et engageant comme toujours, paraissait se désintéresser des curieux inconnus ; il concentrait toute son attention sur la personne à qui on le présentait et la persuadait de son charme par l'intense curiosité avec laquelle il lui demandait comment elle s'appelait, quel métier elle exerçait et si elle s'amuse. Je balayais la salle du regard mais ne parvenais plus à localiser les trois personnages.

Ils ne se réchauffaient pas près de l'âtre, et je ne les voyais pas manger, boire ni danser, ni regarder les réjouissances, assis sur un banc. Quand la musique s'interrompit et que la marée des danseurs se retira, je m'excusai auprès de Trame et de dame Essence et me dirigeai vers l'endroit où je les avais vus pour la dernière fois ; j'étais convaincu désormais que ce n'étaient pas des musiciens et que leur halte chez nous ne devait rien au hasard. Je tâchais toutefois de tenir la bride à mes soupçons : l'apprentissage que j'avais suivi jadis me mettait parfois dans des situations difficiles en société.

Je ne trouvai aucun des inconnus. Je sortis discrètement dans le calme relatif du couloir et les cherchai, mais en vain. Ils avaient disparu. Je pris une grande inspiration et refoulai résolument ma curiosité ; ils étaient sans doute quelque part dans Flétrybois à enfiler des vêtements secs, à boire un verre de vin, ou peut-être perdus dans la foule festive ; je finirais par retomber sur eux. Pour le moment, j'étais l'hôte de la fête, et j'avais délaissé ma Molly trop longtemps ; je devais m'occuper de mes invités, faire danser une jolie épouse et profiter d'un délicieux festin. Si c'étaient des ménestrels ou des acrobates, ils se feraient sans doute bientôt connaître dans l'espoir de gagner la faveur et la générosité des spectateurs. Il se pouvait même que je fusse celui qu'ils cherchaient, puisque je tenais les cordons de la bourse qui payait les artistes ; si j'attendais assez longtemps, ils m'approcheraient ; et, s'il s'agissait de mendiants ou de voyageurs, ma foi, ils étaient tout aussi bienvenus. Pourquoi devais-je toujours craindre pour la sécurité de ceux que j'aimais ?

Je me replongeai dans le maelström de réjouissances que devenait Flétrybois pendant la fête de l'Hiver. Je dansai à nouveau avec Molly, invitai Ortie à me rejoindre lors d'une farandole, m'en fis dépouiller par Crible, interrompis Âtre qui voulait voir combien de gâteaux au miel il pouvait empiler sur une assiette pour le divertissement d'une jolie jeune fille de Flétry, me goinfrai de biscuits au gingembre, et finis par me laisser coincer par Trame près du tonneau de bière. Il remplit sa chope à ma suite puis me poussa vers un banc non loin de la cheminée. Je cherchai Molly des yeux, et la vis qui parlait tout bas avec Ortie ; elles se levèrent soudain pour aller réveiller Patience qui somnolait dans un fauteuil ; la vieille dame protesta faiblement quand elles l'emmenèrent dans ses appartements.

Sans tourner autour du pot, Trame dit sans se préoccuper de qui pouvait nous entendre : « Ce n'est pas naturel, Tom ; vous êtes si seul que votre présence provoque des échos dans mon Vif. Vous devriez vous ouvrir à la possibilité de vous lier à nouveau ; ce n'est pas sain, pour quelqu'un du Lignage, de rester aussi longtemps sans compagnon. »

Je secouai la tête. « Je n'en ressens pas le besoin, répondis-je avec franchise. J'ai une bonne vie ici, avec Molly, Patience et les garçons ; j'ai du travail honnête pour m'occuper, et je passe mon temps libre avec ceux que j'aime. Je ne doute pas de votre sagesse ni de votre expérience, Trame, mais je ne doute pas non plus de mon cœur ; ce que j'ai aujourd'hui me suffit. »

Il plongeait ses yeux dans les miens, et je soutins son regard. Ma dernière phrase n'était pas tout à fait exacte : si j'avais pu avoir mon loup auprès de moi, alors oui, mon existence eût été beaucoup plus douce ; si j'avais pu ouvrir ma porte et trouver le Fou devant moi, son sourire malicieux aux lèvres, j'eusse connu la plénitude. Mais à quoi bon soupirer après ce que je ne pouvais avoir ? Cela ne faisait que me détourner de ce que j'avais, et c'était bien plus que je n'en avais jamais eu de toute ma vie : un foyer, ma dame, des jeunes gens qui devenaient adultes sous mon toit, et un lit confortable pour la nuit ; ce qu'il fallait d'émissaires de Castelcerf venus en consultation pour me donner l'impression que le monde avait

encore besoin de moi, mais en nombre assez restreint pour me convaincre qu'ils pouvaient en réalité se passer de moi et me permettre de jouir de ma tranquillité. J'avais des anniversaires dont je pouvais m'enorgueillir : il y avait presque huit ans que Molly était mon épouse ; il y avait presque dix ans que je n'avais tué personne.

Presque dix ans que je n'avais pas vu le Fou.

Je sentis mon cœur tomber comme une pierre au fond d'un puits, mais je gardai un visage impassible ; cet abîme en moi n'avait après tout rien à voir avec le temps que j'avais passé sans compagnon animal ; c'était une solitude complètement différente. N'est-ce pas ?

Peut-être pas. Cette solitude qui ne pouvait être comblée que par celui dont la disparition a créé un vide, peut-être était-ce la même.

Trame me scrutait toujours des yeux, et je pris conscience que je regardais encore les danseurs derrière lui alors que la piste était déserte. Je reportai mon attention sur lui. « Je suis heureux ainsi, mon vieil ami ; je suis satisfait. Pourquoi déranger cet état de choses ? Préférez-vous que j'en veuille davantage alors que je possède déjà tant ? »

C'était la question parfaite pour mettre un terme au harcèlement trop bien intentionné de Trame. Il réfléchit à mes paroles, puis un sourire apparut sur son visage, un sourire qui venait du cœur. « Non, Tom, je ne vous le souhaite pas, en vérité ; je sais reconnaître mes torts, et j'ai peut-être mesuré votre blé avec mon boisseau. »

La conversation se renversa soudain, et les mots jaillirent sans que je pusse les retenir. « Votre mouette, Risque, elle va toujours bien ? »

Il eut un sourire en coin. « Aussi bien qu'on peut l'espérer. Elle est âgée, Fitz ; il y a vingt-trois ans qu'elle m'accompagne, et elle avait sans doute deux ou trois ans quand nous nous sommes connus. »

Je me tus ; je ne m'étais jamais interrogé sur la durée de vie d'une mouette, et je ne le demandai pas à Trame. Les questions trop cruelles à poser me laissaient muet. Il secoua

la tête et détourna le regard. « Je finirai par la perdre, sauf si je meurs d'abord d'un accident ou de maladie, et je la pleurerai – ou elle me pleurera. Mais je sais aussi que, si je me retrouve seul, je chercherai un autre compagnon au bout d'un moment, non parce que Risque et moi ne partagions pas un lien merveilleux, mais parce que je suis du Lignage et que nous ne sommes pas faits pour la solitude.

— J'y songerai », dis-je. À part moi, je ne pensais pas qu'aucune créature pût prendre la place qu'Œil-de-Nuit avait laissée vacante, mais je devais bien cette politesse à Trame. Il était temps de changer de sujet. « Avez-vous réussi à discuter avec nos invités insolites ? »

Il acquiesça lentement de la tête. « Oui, mais guère, et seulement avec la femme. Elle m'a mis mal à l'aise, Tom ; elle apparaissait bizarrement à mes sens, comme un carillon assourdi. Elle a prétendu qu'ils étaient jongleurs et espéraient nous divertir ce soir ; elle s'est montrée avare de renseignements sur elle-même, mais elle ne manquait pas de questions à me poser. Elle cherchait un ami qui était peut-être passé par ici récemment ; avais-je entendu parler d'autres voyageurs ou d'autres visiteurs dans la région ? Quand j'ai répondu que, bien qu'ami de la famille, je n'étais arrivé moi aussi que ce soir, elle m'a demandé si j'avais croisé d'autres inconnus sur la route.

— Un membre de leur groupe a peut-être été séparé d'eux ? »

Trame secoua la tête. « Je n'ai pas cette impression. » Il plissa le front. « C'était plus qu'étrange, Tom ; quand elle a voulu savoir qui... »

À cet instant, Juste me prit par le coude. « Maman a besoin de ton aide », fit-il à mi-voix. La requête était anodine, mais le ton qu'il avait employé m'inquiéta.

« Où est-elle ? »

— Avec Ortie, dans les appartements de dame Patience.

— J'y vais tout de suite », dis-je, et Trame hocha la tête alors que je me mettais en route.

TABLE

<i>Prologue</i>	7
1. Flétrybois.....	13
2. Sang versé.....	39
3. La chute de Tombétoile.....	63
4. Préservation.....	103
5. Arrivée.....	125
6. L'enfant secret.....	169
7. La présentation.....	183
8. L'autre de l'araignée.....	229
9. Une enfance.....	251
10. Ma propre voix.....	265
11. Dernière chance.....	285
12. Explorations.....	343
13. Umbre.....	351

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EUCN000613.N001
Dépôt légal : octobre 2014